

Rimbaud : la subversion de conversion



Rimbaud au Harar, avril 1883

Maxence Caron

**Ce texte est extrait d'un recueil de Maxence Caron intitulé
Pages, Le Sens, la musique et les mots, paru aux Éditions Séguier en
décembre 2009**

Arthur Rimbaud est un miracle noué, une lumière difficile. Sa vie, son œuvre, toutes deux disent ce mélange de quintessence et d'errance qui caractérise l'itinéraire unique de cet adolescent sans divertissement, poète à dimensions de prophète, chez qui se rassembla en l'espace de cinq ans non seulement l'ensemble de l'histoire littéraire, mais également son avenir, formulé ou implicite. On a tout souhaité dire sur le « phénomène Rimbaud », et au milieu des contresens volontaires, l'on a aussi dit, rarement, la vérité. Elle est dans les textes, qu'il faut savoir lire. Mais évidemment, il y a quelques règles : d'abord, ne pas présupposer l'absence de cohérence chez un auteur, ce qui est fat car c'est se l'accorder à soi-même, que l'on fait juge, en la refusant par ailleurs au génie, dont la définition même est précisément l'unité (qu'on relise un peu les belles thèses de Kant sur les dimensions de la faculté de juger, peut-être, ou, soyons fous, l'esthétique de Hegel) ; puis, ne pas chercher la vérité de l'auteur mesquinement et fausement dans les idiosyncrasiques contractures des fiertés individuelles à vouloir faire ressembler tel trait de la multiforme personnalité du poète à tel défaut de soi-même que l'on voudrait ainsi rendre historique, selon l'un de ces si méritants syllogismes imaginaires tout droit sortis d'une pièce d'Ionesco : « Rimbaud ne fichait rien, je ne fiche rien, donc je suis Rimbaud » – jolie paralogistique dont on ne sortira guère puisque l'on la peut faire varier en toute forme possible d'encanaillement.

« Concernant Rimbaud, il n'est copie de grimaud et morve de morveux, qui ne serve de prétexte à des comparaisons », disait Claudel.

Disons la fin avant que d'y parvenir : Rimbaud est chrétien, car son itinéraire est chrétien qui est celui d'une conversion, et son œuvre parfois marqué par l'irrévérence antireligieuse, n'empêche pas cet itinéraire de

s'accomplir. Dieu en a conduit de plus têtus au gré de lignes bien plus courbes. L'itinéraire de Rimbaud est une ligne droite. Il regarde son cœur comme le cœur d'un « pitre châtié ». Les premiers textes de celui qui affirmait ne penser qu'à l'Eden perdu (« c'est à l'Eden que je songeais »), et dont Verlaine soulignait le « visage d'ange en exil », affirment déjà une oscillation entre l'affirmation du panthéisme, celle de l'humanisme (soit le contraire) et leur dépassement dans la dimension céleste de l'homme, oscillation qui n'est possible que sous l'exposant du dernier élément. Ainsi *Soleil et chair*, premier grand poème rimbaldien, nous fait lire cette conclusion : « Au grand jour, fatigué de briser les idoles / Il [l'homme] ressuscitera, libre de tous ses dieux, / Et, *comme il est du ciel*, il scrutera les cieux ! ». Rimbaud « s'encrapule », non pas par militant immoralisme, mais pour lutter contre la modernité des « assis », il n'aime qu'à rebours de tout ce qui lui coupe le chemin vers la vraie vie, celle de l'Absolu constamment recherché autant que d'abord introuvable. Il traque tout ce qu'il croit être ennemi de ce qu'il sait devoir le conduire à cet Absolu, l'Amour véritable. Comme le dit le poème *Mes petites amoureuses*, il n'a que mépris pour les amours humaines, qui ne mènent pas, et insultent à l'Amour sacré : « Je ne pourrai jamais envoyer l'Amour par la fenêtre ».

Né à Charleville, cette bourgade ardennaise envers laquelle il conçoit un mépris équivalent à celui de Mozart pour Salzbourg – Mozart cet autre enfant prodige qui se sent prisonnier, qui écrit en voyage, et refuse l'attitude de tous les « accroupis » – Rimbaud, ivre nef désamarrée, sans autre guide que son incommensurable aspiration le vouant à dévorante insatisfaction, refuse toute forme d'avatar qui voudrait se faire passer pour une valeur de vie. Il met ainsi en cause son siècle, ce « siècle à mains », en réactionnaire convaincu et apolitique, comme se doit de l'être tout homme d'essence : il n'hésite jamais à déposer sa morgue sur toute manifestation de « l'abominable et dissolvant prurigo d'idiotisme [qu'est] l'esprit de la population », dit-il, se couchant « à sept heures du matin, quand le soleil fait sortir les cloportes de dessous les tuiles », ajoute-t-

il, refusant tout travail comme un esclavage qu'il laisse à cette modernité sociale dont « les fonds publics s'épuisent en fêtes de fraternité tandis qu'il sonne une cloche de feu rose dans les nuages », comme affirme une phrase des *Illuminations*. L'hédonisme le répugne vers lequel se dirige la société moderne, tous partis confondus, société amas de « ces conquérants du monde cherchant la fortune chimique personnelle ». L'impératif rimbaldien qui enjoint à être non pas moderne, mais « *absolument* moderne », est un appel au dépassement de la modernité vers l'unique et véritable *Mesure* (mesure est la racine latine de « modernité » : *modo*), la *Mesure* essentielle, celle qui, Parole de « l'immense opulence inquestionnable », prononce par-delà le monde l'unité du monde. En cette course effrénée d'aspiration infinie, et qui pourrait prononcer ces mots : « J'aime n'aimer qu'à rebours », tant la subversion la reconduit, convertie, à la source, il est plus que naturel que tout avatar de la Religion vraie soit évidemment malmené, ce pourquoi l'on trouve chez le premier Rimbaud quelques assertions d'apparence antichrétiennes mais qui sont tout au contraire éprise d'un Christianisme plus pur. Le « poète soûl qui engueule l'univers » cache, selon l'expression de Verlaine, « une vibration, une largeur, une tristesse sacrée ». Lubac ne disait-il pas que l'athéisme probe cachait un degré d'exigence intellectuelle supplémentaire, un désir d'aller quérir la vérité plus loin, et à ce titre, ne pouvait aboutir qu'à Dieu.

C'est exactement ce qui se déroule chez Rimbaud, dont le titre d'un important cahier perdu est *La Chasse spirituelle* – à ceci près que Rimbaud n'a jamais été athée déclaré, mais plutôt chrétien en révolte contre le bourgeoisisme qui s'empare des thèmes sacrés pour les amoindrir. Lorsque le Christ est appelé « éternel voleur des énergies », il s'agit du deutéro-Christ des bourgeois, et non de celui qui nous a visités : Rimbaud refuse le Messie des « Assis », et ce refus, même s'il ne le sait pas encore (il l'apprendra très vite), est précisément l'une des dimensions fondamentales du Christianisme. Le XIX^{ème} siècle est celui où la Religion vraie se retrouve aux mains de ceux qui ont pris le pouvoir et font

monnaie de tout, le siècle issu de la Révolution française est un siècle pharisien : « Voilà !, dit Rimbaud, C'est le siècle d'enfer ! ».

« J'aime n'aimer qu'à rebours », eût ainsi écrit en exergue de son œuvre complet le très agissant, réactionnaire et réagissant échevelé qui, adolescent poète et prophète, impubère aïeul en communion avec toutes les fondamentales, parcourut l'histoire de la littérature en cinq années pour la dépasser en ces quelques pages dont il ne se soucia plus passé vingt ans. Car l'amour grand et l'aspiration démesurée qui animèrent Arthur Rimbaud furent de tous les contre-bords. Et une ivre nef ne se laisse point guider vers aucun port, elle dont l'ivresse n'est motivée que par l'ampleur de son désir à retrouver le Lieu, l'Eden mystérieux, perdu, objet en contrepoint sans cesse évoqué du poème, et au regard duquel toutes les contrées trop humaines n'apparaissent que révoltants avatars. A rebours de toutes les cristallisations fomentées par les préjuridictions humaines, le bateau ivre est désamarré afin que, quoi qu'il en coûte, sa quille éclate au Sens ultime. Aucun port n'attache cette ivresse d'élection qui traverse toutes les formes de l'excès afin que, devenue cible et centre des luxuriantes contradictions portées par l'existence d'homme, soit peu à peu découverte la force singulière qui les tient toutes unies et les résout au giron choral d'un même Amour aussi recherché qu'il est d'abord inconnu, aussi apparemment absent que le lieu de sa présence s'atteste à l'incoercible désir qu'involontairement, structurellement, l'on en contracte, immémorial. L'amour ne va qu'au-dessus du soi, il va « par-dessus les toits », l'amour conduit à rebours, au rebours de tout ce qui ne le comble pas.

L'amour est réagissant et agissant, l'interface où se déploie en un même geste le refus et l'extase, la réaction et la marche, toutes dimensions dans lesquelles « ce sans-cœur d'Arthur Rimbaud » illustre continuellement la puissance du désir de son cœur : réactionnaire brutal qui regarde par-delà toute modernité, esprit aristocratique et méprisant, n'hésitant jamais à déposer sa morgue sur toute manifestation populacière, Rimbaud n'en est pas moins

l'homme de tous les rebours, à rebours de toute forme de conservatisme qui ne fût pas celui, quintessent, de la circulation secrète, privilégiée, des énergies géniales, flot de grandeur visionnaire propre aux hommes immenses, flot qui court à travers l'histoire, évoqué par les deux Lettres « du Voyant », et qui se transmet en un mode de traditionalisme parfaitement paradoxal : il ne s'agit pas d'être moderne, de s'agréger à l'époque démocratique où « les chameliers s'unissent en imprécations » et « le chef cuisinier ronfle comme un basson », l'époque des « gluants » qui adhèrent ; mais de retrouver « notre *génération* », dit Rimbaud, mot qui doit être pris dans sa dimension processuelle – l'acte de générer – comme dans son établissement – l'être-généré. « Nous, générations douloureuses et prises de visions » : il ne s'agit évidemment pas de ses contemporains, car il ne se reconnaît aucun digne contemporain ; le « Nous » désigne la supérieure famille des poètes visionnaires, dont le regard va dans l'Essentiel, l'Inconnu, afin d'en faire sortir une sans cesse neuve parole. Celle-ci est en fond bouleversée par l'inouï du fond de ce qu'ils n'effleurent qu'en énigme. Cette génération qui sillonne tous les âges, est intemporelle comme le génie ; mais elle n'a pas encore donné une seule fois *le véritable poète* : « auteur, créateur, poète, cet homme n'a jamais existé ». Que manque-t-il ? La réponse est l'un des derniers mots écrits par le grand réagissant qui n'aime qu'à rebours : en ce « siècle à mains », il ne s'agit pas d'être moderne, mais « il faut être absolument moderne » – soit prendre le terme « moderne » au sens absolu. Ce mot de « moderne », qui a aujourd'hui perdu le sens que les artistes du XIX^{ème} siècle lui ont conféré dans la veine baudelairienne, signifie pour le poète, et pour Rimbaud, vivre en ce monde construit de main d'homme, vulgaire et laid, en y extrayant, depuis la force d'un discernement considérable, les vestiges de beauté. L'attitude « moderniste » que nous constatons de nos jours va précisément à l'encontre de ce comportement que Rimbaud mène à son apogée, se reconnaissant précisément et uniquement Baudelaire pour ancêtre d'art.

Rimbaud monte au sommet de ce qu'une authentique attitude de modernité peut trouver dans son refus de l'inessentiel : le *Modus*, la Mesure suprême. Car « moderne », du latin *modo* comme nous l'avons dit, signifie ce qui est conforme à la mesure, avec la nuance temporelle de l'instant favorable, de ce que les Grecs nommaient le *kairos* et dont saint Paul fait le centre de l'attitude chrétienne qui vit de permanente ouverture au suprême *Kairos* qu'est le Retour du Christ en Gloire, Christ considéré comme déjà là puisque étant le commencement et l'aboutissement du temps au sein duquel il vient révéler qu'il est la Mesure d'Eternité : le chrétien est ainsi « absolument moderne » puisqu'il s'inscrit dans l'unique Mesure fondamentale de l'instant essentiel résumant tous les temps. Lorsqu'à la fin d'*Une Saison en enfer*, avant de laisser sa plume à jamais mutique, Rimbaud lance l'impératif de « l'absolument moderne », il ne veut pas dire autre chose : après avoir éprouvé les douleurs de ce « long, patient et raisonné dérèglement de tous les sens » que le poète s'inflige à rebours de toute jouissance, afin de devenir le champ d'expression d'une simultanéité où se puisse dire en lui l'infinie correspondance des choses, à l'issue de l'« alchimie du verbe », Rimbaud se trouve précisément face à la parole silencieuse qui prononce l'unité « opéradique » du monde : au cœur même de la nature rassemblée par cette métaphorisation perpétuelle qui d'un trait dit l'univers, au cœur même de la matière, « tout se fait ombre et aquarium ardent », l'illumination découvre une nuit, la brûlante mélodie des choses est sous-tendue par une vibrante mais inaudible nocturne, si large mais si dénuée de contenu visible. La richesse du monde restituée par l'alchimie découvre « l'immense opulence inquestionnable ». La nature n'est pas seulement un « opéra fabuleux », elle vacille et fait signe constamment à la limite de l'ineffable. Etre absolument moderne revient ainsi, par la démarche même de cette « poésie objective » que Rimbaud dit mettre en œuvre, à se constater recentré autour de cette unique Mesure qui est aussi le lieu où la temporalité se délie, la dimension divine où la « modernité » – lieu inconnu dont surgissent tous les lieux et tous

les espaces du temps – entre dans l'« absolument », dans la délivrance, dans la liberté. Ce lieu est un accomplissement naturel dans le sur-naturel pour celui qui, aimant à rebours de tout ce qui n'est pas essentiel, affirmait à quinze ans : « Je m'entête affreusement à aimer la liberté libre ».

« *Absolument moderne* » : par cet ultime trait, le poète prophète exilé d'Eden, affirme d'une part la puissance de réaction qu'il faut savoir mobiliser afin d'agir contre le siècle, contre tous les « assis » du sien qui le font inédit, contre tous les socialismes, tous les hédonismes, et annonce d'autre part la présence de la *Mesure de l'Eternité*.

Le chemin tracé par « l'Alchimie du verbe » conduit le poète, qui au cœur même de la subversion le mène à conversion. Ce « long, patient et raisonné dérèglement de tous les sens », que le poète s'impose à l'encontre de tout plaisir et qui le constitue « Voyant », fait de lui le lieu où se dépose la totalité. Mais, au cœur même de la matière, l'illumination ouvre la nuit, au cœur du soi théâtre et dépôt de l'unité opéradique du monde, une autre instance de Parole, inconnue, se prononce : le moi est habité par Un plus grand que lui, « Je est un Autre ». La nature désigne l'Ineffable, une Parole qui prononce le monde mais que l'on ne saurait dire. L'Alchimie se retourne contre soi tout en suivant le chemin de son accomplissement, la subversion est véritablement subversive ; que faire ? Que reste-t-il à accomplir dès lors que de l'Amour l'« à rebours » a opéré sa remontée à la source, soit à Lui-même ? « Inspecter l'invisible, entendre l'inouï ». Après un travail de purification de son objet par l'immensité de son désir, « l'ange de Charleville » rencontre Dieu et, tel le Psalmiste (au *Psaume CXXXVIII*), il fait l'expérience de son omniprésence : « Ta tête se détourne : le nouvel amour ! Ta tête se retourne, – le nouvel amour ! ».

C'est pourtant à cette étape que Rimbaud délaisse toute littérature. Enigme ? Vraiment non. Mais cohérence pleine. Rimbaud est chrétien, et combien de phrases irréfragables contre lesquelles ne peuvent rien les protestations de masse estimant l'aloï bon de dresser une idéologie devant

l'imperturbabilité des textes, combien d'infracassables phrases : « Rechercher la clef du festin ancien. La charité est cette clef », « L'amour divin seul octroie les clefs de la science », « La raison m'est née. Le monde est bon. Je bénirai la vie. J'aimerai mes frères. Ce ne sont plus des promesses d'enfance. Dieu fait ma force, et je loue Dieu ». Après quoi : « Plus de mots », dit Rimbaud, « Je ne sais plus parler ». Car la conversion de Rimbaud a ceci d'authentique qu'elle s'accompagne dûment de la conscience du péché, et donc de la nécessité de la *Médiation*, celle du Christ, celle de la Grâce, qui seule permet la formulation de l'informulable, Grâce dont nous ne trouverons l'intervention que chez Claudel – ce Rimbaud avec la Grâce, le plus grand de tous. Rimbaud écrit ainsi : « Pourquoi Christ ne m'aide-t-il pas, en donnant à mon âme noblesse et liberté. Je suis de race inférieure de toute éternité ». La nécessité de la *Médiation christique* apparaît ; sans l'intervention de la Grâce, nul ne peut aller vers la jouissante et formulée connaissance de Dieu. Rimbaud affirme qu'il n'a pas cette Grâce. Rien ne lui donne donc possibilité de porter la parole plus loin, vers l'Essentiel. Ainsi, le silence, et : « *Plus de mots* ».

Ayant trouvé le lieu, Rimbaud devient impuissant à découvrir la formule. Ne lui demeure qu'une « ardente patience », muette, celle qui attend la Médiation, le Christ. Ce sera le reste de son existence, africaine, errante, jusqu'au moment où adviendra la Grâce finale, *in extremis*, moment sublime qu'une lettre de sa sœur restitue : « l'aumônier lui a proposé de se confesser, et il a bien voulu. Quand le prêtre est sorti, il m'a dit : « votre frère a la foi, mon enfant, que nous disiez-vous donc ? Il a la foi, et je n'ai même jamais vu de foi de cette qualité ! » Quand je suis rentrée près de lui, il était très ému, mais ne pleurait pas. Il me regardait dans les yeux comme il ne m'a jamais regardée. Il me regardait toujours avec le ciel dans les yeux. Il appelle le Christ en croix, et il prie ». Etonnement chez maint, sans doutes ; mais Rimbaud n'avait-il pas prévenu : « J'ai dit : Dieu ». On peut lire partout l'ensemble de cette lettre

splendide, partout excepté en quelque travail de malédicteur, notamment la récente et fort mauvaise édition d'« Œuvres complètes » de la « Pléiade »¹.

Il n'est certes point hasard que le *Bateau ivre* soit daté du 15 août (1871) : le jour où la Sainte Mère de Dieu monte aux Cieux dans son âme et son corps n'insère-t-il pas les lignes directrices de la plus profonde aspiration de celui qui écrit en conclusion de tout son unitaire œuvre, alors d'implicitement devenu explicitement chrétien, qu'« il [lui] sera loisible », une fois la Médiation advenue, « de posséder la vérité dans une âme et dans un corps ».

Omettre sciemment la lettre d'Isabelle Rimbaud sur la conversion finale de son frère, ne pas avoir pris en compte l'incontestable, alors qu'en une confusion générale, de sorte que nul n'y retrouve même plus le poème qu'il recherche, on farcit par ailleurs le papier bible de tous les documents possibles sans crainte des apocryphes, dénier au nom de rien l'évidence d'un témoignage direct alors que l'on attire la curiosité sur la moindre coquille de revue d'époque en l'intronisant signifiante, constitue très évidemment l'aveu d'un parti pris aussi chagrin qu'apparaît ample l'incompréhension, ainsi étalée générale, de la pensée rimbaldienne. Cet esprit, pas même universitaire, aussi fin que l'est le regard évaporé d'un caporal mâchant sa chique, ferait baver à la poupe le triste cœur du pitre et grand Rimbaud, qui n'aurait, à fin de ressource, que l'abandon auquel il laissa sa propre œuvre, pour ne pas être effaré de ce que les mains du siècle en font. Ce ne sont certes pas les fabricants d'Œuvres trop complètes, trop bien bien-pensantes pour paraître honnêtes, trop honnêtes pour ne pas être dépolies et démolies, trop démolies pour ne pas n'être qu'incomplètes, ce ne sont certes pas les cartels de Guyaux dégarnis dans leur garni d'encenseurs de vide, qui eussent été ces professeurs à l'image d'Izambard auxquels se fût confié un moment la comète franque-orientale de seize ans. On ose imaginer la distance qu'eût mise Rimbaud entre lui-même et ces dessoiffés à qui il aurait écrit un contrepoint dédié *Aux pitres inchâtiés*.

¹ Dirigé par A. Guyaux.

Un léger prurit surgit ; qu'est-ce ? Mais oui, je soussigné Maxence Caron, y songeais, en encrapuleur catholique, à qui, patronné et pastichant, par boiteux sonnet de treize vers de treize pieds, adapté en sonorités à son objet, il chatouille de dire

Aux pitres inchâtiés

*Le jour où glabre Guyaux et sa pioupiesque troupe
D'abracadabrantesque enfilade ithyphallique,
Sauront faire autres jets que grasses vesses de soupe,
Le cœur de Rimb' souriant enfin loin des coliques*

*Littérisantes et vulgaratoiratistes,
N'aura plus guère de poupe où laisser choir sa bave,
Car la profanation de tous ces anabaptistes
Fera cesser sa peste. Un clair silence qui lave*

*L'oubli de probité ; Vertu, qu'ils voient convoler
En l'universitaire cathèdre caporale ;
Et d'intelligence, si longuement ravalée,
Et de foudre, la Parole, explosant générale,*

Rendront sa noble image à l'immense cœur volé.

Maxence Caron